

Marie Desplechin

Mauve



l'école des loisirs

Le livre

Qu'est-ce qui se passe, en ce moment? Pome est d'une humeur terrible, Verte va s'enfermer dans sa chambre. Une crise d'adolescence? Ce serait trop facile.

Lorsque Pome revient des cours avec un bleu au visage, le doute n'est plus permis: quelque chose ne va pas. Depuis l'arrivée d'une nouvelle au collège, tout semble détraqué.

Une nouvelle... quelle nouvelle? Verte et Pome ne veulent absolument pas en parler.

Dès que l'on prononce son nom, une scolopendre surgit!

Et que fait la police dans ces cas-là?

Et que font les sorcières?

Mauvre est la suite de *Verte et Pome*.

L'auteure

Marie Desplechin est née à Roubaix en 1959. Elle a trois enfants et vit à Paris. Elle a fait des études de lettres et de journalisme et a toujours rêvé d'être écrivain. Avant de se consacrer à l'écriture, elle a travaillé en free-lance pour des agences de communication. Pour les adultes, elle a publié plusieurs recueils de nouvelles, des romans, *Sans moi* et *Dragons*, un texte écrit à quatre mains avec Lydie Violet, *La vie sauve* (prix Médicis essai 2005), et deux récits, *Le sac à main* et *Une photo*.

Marie Desplechin

Mauve

Illustrations de Magali Le Huche



l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À

*Raphaël Cordier,
Anna Zachmann,
Karolina Botosova,
avec tendresse.*

CE QU'EN DISAIT RAY
(LA VOIX D'UN GRAND-PÈRE)



Pome s'est assise dans le canapé. Je buvais mon café, dans mon fauteuil, comme j'ai l'habitude de le faire après le déjeuner. Je suivais d'un œil distrait la fin du journal télévisé. Après les nouvelles catastrophiques du jour, désastres économiques, militaires et écologiques, un type enthousiaste présentait le gagnant du concours des Villages fleuris. C'était comme le dessert après les épinards, une consolation sucrée. Il fallait voir tous ces braves gens suspendre à leurs fenêtres des marmites débordantes de géraniums et planter des pétunias obèses dans des bacs en béton... Voilà qui redonnait confiance dans l'humanité! Quelqu'un qui a passé, comme moi, toute sa carrière dans la police finit par avoir des doutes. On en voit de toutes les couleurs dans les com-

missariats, et rarement dans la gamme pastel. Les caractères fragiles ont vite fait de se laisser gagner par la tristesse et le désenchantement. Mais je suis un gars solide. J'ai tenu bon. Mon fils Gérard m'a souvent reproché de manquer de sensibilité, et même d'imagination. Une manière comme une autre de me dire qu'il me prend pour une brute. Une brute, c'est quand même exagéré. Car enfin... si je suis raide, je ne suis pas méchant. Mais à quoi bon me justifier ? La vie est une aventure difficile. Je ne vois pas l'intérêt de la compliquer encore en accordant de l'importance aux reproches des uns et des autres. Non aux reproches, oui aux villages fleuris...

J'en étais là de mes considérations, quand la petite voix de Pome m'a sorti de ma somnolence.

– Ils font semblant devant la caméra, a-t-elle lancé sans quitter des yeux l'écran de la télévision. Ça m'étonnerait qu'ils soient aussi gentils avec leurs voisins qu'avec leurs plantes.

J'ai sursauté.

– Qu'est-ce qui te permet de dire ça ? Moi,

je vois de braves gens qui s'adonnent à des occupations pacifiques. Rien à signaler.

Elle est restée silencieuse un moment. Puis elle a dit :

– Tu vois ce que tu vois. Mais tu ne vois pas tout.

Malheureusement mon cerveau était occupé par la digestion. Je n'avais plus un neurone de libre, ils étaient tous tombés dans mon estomac. Si nous avions regardé cette télévision à un moment plus propice, je l'aurais encouragée à me dire ce qu'elle avait sur le cœur. Mais je me suis contenté de grogner :

– Dis donc, toi ! Tu es de bien mauvaise humeur aujourd'hui !

Elle s'est levée du canapé.

– C'est ce qu'ils pensent tous. Tu es bien comme les autres, toi aussi...

Elle a quitté le canapé de la salle à manger et j'ai entendu claquer la porte de l'appartement.

– Tu pourrais dire au revoir ! ai-je crié à la porte fermée.

J'ai pensé que ce n'était pas dans sa manière

de filer comme une voleuse ni de claquer les portes. Mais j'ai tout mis sur le compte de l'adolescence. On sait qu'ils ont des sautes d'humeur à cet âge-là. Il faut les prendre en patience.

Du bout de l'index, j'ai ramassé le sucre fondu au fond de ma tasse et je suis retourné à ma télé. Le village fleuri avait laissé place aux spots de publicité, et les pétunias au gel douche. Je me suis endormi pour de bon.

Cette Pome, depuis qu'elle est entrée dans nos vies, c'est un peu comme si j'avais deux petites-filles. Au début, elle accompagnait Verte à la sortie de l'école et restait chez nous jusqu'à l'heure du dîner. Puis je l'ai eue en demi-pension les mercredis, voire en pension complète le week-end. Elle a pris l'habitude de passer même quand Verte était chez sa mère. Elle trouvait toujours une bonne raison de sonner. Elle avait oublié la clé de chez elle, elle avait perdu un livre de classe... Elle s'asseyait dans le canapé et regardait la télévision avec moi. Il lui arrivait de compléter les mots fléchés que Gérard avait laissés de côté.

– Tu n’es pas fâché qu’elle vienne quand je ne suis pas là ? m’a demandé Verte qui sait parfois faire preuve de délicatesse (et je ne dis pas ça parce que je suis son grand-père).

– Pas fâché du tout. Pome, c’est Pome. Mais ne t’avise pas de faire venir n’importe qui...

J’aime la compagnie. La présence de Pome compensait l’absence de Verte. Toutes ces histoires de garde partagée, c’est bien gentil, mais qui a pensé à la mélancolie des grands-pères quand leurs petits-enfants sont dans l’autre famille ? Cette petite Pome, pour moi, c’était un réconfort.

J’avais aussi le sentiment bien agréable de rendre service. Cette gamine n’a pas une famille facile, si l’on peut appeler famille l’espèce de dingue qui lui sert de mère. Je n’ai pourtant jamais rafolé de ma belle-fille Ursule, que je prends pour une demi-folle. (C’est à se demander comment une femme aussi accomplie qu’Anastabotte a pu donner le jour à une pareille furie.) Mais je ne peux pas reprocher à Ursule de négliger sa fille. Elle est sur son dos sans arrêt. Verte n’est jamais

assez forte, assez brillante, assez supérieure pour la satisfaire. La mère de Pome, c'est autre chose. Jamais un sourire, jamais un bonjour. Toujours habillée comme l'as de pique, traînant derrière elle un affreux parfum de boue brûlée. Mais surtout, elle ne manifeste pas beaucoup d'intérêt pour la petite. Pas souvent présente chez elle. Et pas très curieuse de ses fréquentations... À sa place (si je peux m'imaginer en mère d'une fille), j'aurais montré un peu de reconnaissance à ceux qui accueilleraient mon enfant, l'invitaient à manger, quand ce n'était pas à dormir. Mais non ! La gosse aurait pu dormir chez le diable, c'était la même chose. Quant au père, j'aurais rêvé de lui dire deux mots. S'il y avait un père... Mais on dirait que ce n'est plus à la mode d'avoir un père à la maison. C'est bonjour au revoir et j'espère que je n'ai rien oublié derrière moi. Bref, la gamine était seule avec sa mère, et la mère était Clorinda. Je comprends qu'elle ait eu envie de se réfugier chez nous.

C'est d'autant plus triste qu'elle est gentille. Elle a des qualités de douceur que Verte, avec

son petit caractère, ne possède pas. Elles ont trouvé leur petit équilibre et j'ai toujours plaisir à les avoir dans les parages. Même quand elles m'amènent leur copain Soufi, un bon petit gars que je verrais bien pompier ou militaire.

Le vieux limier en moi doit avoir perdu pas mal de son flair, parce qu'après avoir laissé filer la piste de Pome je n'ai détecté aucun indice dans l'attitude de Verte. Le même soir, en rentrant de chez sa mère, elle semblait préoccupée. Habituellement, elle fait partie de cette catégorie de jeunes filles qui n'ont pas besoin d'avoir quelque chose à dire pour le dire. Or elle restait silencieuse. Elle ruminait.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien.

– Comment ça, rien ?

– Rien, je t'ai dit.

– Tu as vu la tête que tu fais ? Quelque chose à me reprocher, toi aussi ?

– Non. De toute façon, on ne peut pas te parler. Tu ne vois rien, tu ne comprends rien.

– Quoi? Moi, je ne comprends rien? Avec tout ce que j’ai fait pour ton père et pour toi? Qu’est-ce qu’il y a de si important à comprendre, venant d’une gamine mal élevée qui...

Elle a levé les yeux au ciel. Je veux bien qu’on ait des soucis, mais je supporte mal qu’on me manque de respect. C’est peut-être le grand-père qui se révolte, ou le commissaire, ou juste l’homme, mais enfin j’entends qu’on me traite sinon avec déférence, du moins avec politesse.

– Vous vous êtes donné le mot? Ta copine me claque la porte au nez, et maintenant c’est toi qui me parles comme à un chien?

– Pome? Elle était là?

– Je l’ai accueillie, tu veux dire! Jusqu’à ce qu’elle prenne la mouche et qu’elle me plante là sans même un au revoir.

– Qu’est-ce que tu lui as dit, encore?

J’ai vu rouge.

– Je rêve ou tu m’interroges? C’est moi le flic, ici! Les questions, c’est moi qui les pose!

Les mots ont sans doute un peu dépassé ma pensée. En tout cas, le résultat ne s’est pas fait

attendre. Elle s'est levée, elle est sortie de table et elle s'est claquemurée dans sa chambre. La porte a claqué, bien entendu. Elles vont finir par me les casser, ces portes, les vandales.

Quand Gérard est revenu de l'entraînement, j'étais seul à table.

– Verte n'est pas rentrée ?

– Oh si ! Elle est enfermée dans sa chambre. Et je précise que c'est de sa propre volonté.

Gérard m'a lancé un regard soupçonneux. J'ai vu venir le moment où il allait me parler de mon manque de sensibilité.

– Je n'ai rien fait !

– Je ne t'accuse de rien.

– Encore heureux ! Ces deux gamines sont devenues invivables. On ne peut plus rien leur dire.

– Pome est là aussi ?

– Elle était là. Elle m'a quitté sans au revoir ni explication. Je vais te parler franchement, mon gars : j'en ai plein le dos. Je me demande ce qui me retient de rendre mon tablier...

Tandis que je m'expliquais, Gérard s'est installé à table et il s'est servi. Il a commencé à manger, comme s'il attendait que j'en finisse avec mes plaintes et que je lui fiche la paix.

– Et puis zut ! Si c'est tout l'intérêt que tu me portes, moi aussi je fiche le camp !

J'ai pris ma clé sur le buffet et attrapé ma veste au passage. À mon tour de claquer la porte ! Moi aussi, je sais le faire ! Je reconnais qu'il y a quelque chose d'agréable, quand on est excédé, à quitter les gens sans saluer et à s'en prendre aux portes. Je me suis retrouvé plein d'énergie en bas de l'immeuble. Un peu désorienté aussi... C'est bien joli de se mettre à la porte de chez soi mais qu'est-ce qu'on fait une fois dehors ?

Par la fenêtre ouverte de notre appartement, j'ai entendu Gérard constater : « Il n'a même pas dit au revoir... » A suivi le ronronnement très reconnaissable du journal de 20 heures. C'est tout ce qu'il avait trouvé pour se consoler de mon départ : allumer la télé. Il n'a même pas fait semblant de me rattraper. J'étais écœuré. J'ai sorti mon téléphone portable et j'ai appelé Anastabotte.

Dans mon malheur, j'ai eu de la chance : elle était chez elle. Et dans ma chance, j'ai eu une contrariété : elle y était avec Euphronie Arsène. Je trouve sympathique que la nouvelle femme de ma vie (ou la femme de ma nouvelle vie) ait des amies. Mais je déplore que l'une d'elles puisse être Euphronie Arsène, une voisine bavarde, intrusive et plaintive. Je ne sais pas ce qu'Anastabotte, qui est un modèle d'équilibre et de sagesse, peut lui trouver. J'imagine qu'elles se connaissent depuis tant d'années que le temps a tissé entre elles un rideau de complicité qui adoucit l'image qu'elles ont l'une de l'autre. Elles s'enroulent douillettement dans leur passé, se racontent de vieux souvenirs, et parlent de choses incompréhensibles à qui n'est pas elles. Les rares fois où je me suis trouvé en leur compagnie, je n'ai pas fait long feu. J'ai prétexté un emploi du temps chargé et j'ai pris congé. Mais ce soir-là j'avais besoin de réconfort. Je venais de quitter un foyer, je rêvais d'en trouver un autre. J'étais plein d'espoir. Quelle sottise.

On aurait dit que je dérangeais deux personnes en plein chantier. Anastabotte, généralement si soigneuse de sa personne, avait les cheveux poussés et retenus par un chiffon. Elle portait une chasuble informe maculée de traces brunes. Sa voisine était affublée d'un masque de soudure qui, même relevé sur le front, lui donnait un air de savant fou. Quand je suis entré, elles se lavaient les mains à grand renfort d'eau savonneuse.

– Nous étions en train de nettoyer la cave, a lancé Anastabotte.

Je me suis jeté sur cette occasion pour faire accepter ma présence.

– Je vais vous aider !

– Alors là, on va avoir un problème, a murmuré cette toupie d'Euphronie Arsène.

– Merci mon ami, a répondu Anastabotte qui se brossait les ongles avec énergie, mais nous en avons fini. N'est-ce pas, Euphronie ?

Euphronie n'a pas jugé bon de répondre. Elle prenait toute la place dans la cuisine, massive dans le tablier de cuir qu'elle portait par-dessus ses vêtements, le teint rougeaud sous son masque.

Je me sentais tout petit, une sensation que j'ai peu éprouvée dans ma vie. J'ai timidement cherché une place où m'asseoir dans la pièce encombrée de marmites recuites et de pots ébréchés. J'ai fini par trouver un tabouret que j'ai essuyé de ma manche avant d'y poser les fesses. Anastabotte s'est assise à côté de moi, elle a passé la main sur son front fatigué et elle m'a souri :

– Qu'est-ce qui se passe chez mon beau-fils ?
On est désagréable avec mon bon ami ?

J'ai cru entendre Euphronie se racler la gorge. Soit elle avait envie de cracher, soit elle montrait son mépris.

– Désagréable est un faible mot. J'ai l'impression que quelque chose ne va pas... Les filles sont odieuses. Quant à Gérard, il me traite comme un vieillard débile. J'ai préféré les planter là avant de casser quelque chose. J'ai cherché une meilleure compagnie pour finir la soirée, et voilà mesdames la raison...

Cette fois, Euphronie n'a pas cherché à cacher un ricanement.

– Mais je vous dérange. Je vais vous laisser.

Anastabotte a secoué la tête.

– Reste avec nous. J'ai des biscuits sablés et une bouteille de porto au frais.

– Je n'avais pas l'intention de m'imposer.

– C'est trop tard, a remarqué Euphronie en faisant glisser son casque par-dessus ses cheveux en étoupe. Maintenant que vous y êtes, racontez-nous ce que vous avez observé chez les filles.

Je me suis tourné vers Anastabotte.

– Vous êtes sûres ?

– Sûres. Nous avons nous aussi l'intuition que quelque chose ne va pas.

J'ai donc raconté ma petite histoire en sirotant mon porto. Anastabotte et Euphronie m'écoutaient avec une telle attention que je me suis senti honteux de n'avoir que deux vulgaires disputes à leur rapporter. Pourtant, elles ne cessaient de m'interrompre.

– C'est la première fois qu'elle parle des voisins ?

– Elle a donné des noms ? Des prénoms ?

– Tu n'as pas remarqué de nouveaux visages dans le quartier ?

– Elles rentrent directement de l'école ou elles traînent dehors après la sortie ?

– Des changements dans leur appétit ? Des cauchemars ?

– Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Que voulait-elle dire ? À ton avis ?

Je ne me souvenais pas d'avoir participé à un interrogatoire aussi serré depuis l'époque où j'étais inspecteur de police. Mais cette fois j'étais le suspect, coincé entre le bon et le méchant flic. Euphronie me parlait brusquement, avec des regards plein d'orages. Anastabotte remplissait mon verre en souriant dès que j'avais donné une réponse. Elles me faisaient peur à la fin. J'ai fini par me rebiffer.

– Mesdames ! J'arrive avec mes petits ennuis familiaux et vous m'en faites tout un cinéma. Nous avons affaire à deux adolescentes en manque de repères, c'est tout.

– L'adolescence a bon dos, a doucement remarqué Anastabotte. Quelque chose ne va pas, Ray. Quelque chose ne va vraiment pas. Tu peux nous croire sur parole.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

Verte

Pome

Et Dieu dans tout ça ?

Tu seras un homme, mon neveu

Une vague d'amour sur un lac d'amitié

La prédiction de Nadia

Le monde de Joseph

Elie et Sam

Babyfaces

Collection MÉDIUM

J'envie ceux qui sont dans ton cœur

Satin grenadine

Séraphine

Juke-box (recueil de nouvelles collectif)

Sothik

Le journal d'Aurore – L'intégrale

Le journal d'Aurore, tome 1 – Jamais contente

Le journal d'Aurore, tome 2 – Toujours fâchée

Le journal d'Aurore, tome 3 – Rien ne va plus

Collection MÉDIUM +

Les yeux d'or

Collection CHUT !

Verte, lu par Sylvie Ballul et Anne Montaron

Babyfaces, lu par Frédéric Chevaux

© 2014, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition papier
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Neuf poche
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2014

ISBN 978-2-211-23953-0